

Zeitschrift: Générations plus : bien vivre son âge
Herausgeber: Générations
Band: - (2014)
Heft: 61

Rubrik: Les fantaisies : le temps comme il va

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



LES FANTAISIES
de Jean-François Duval

Le temps comme il va

Dans ma jeunesse, comme si c'était signe de vacuité, on raillait les Anglais pour leur art d'entretenir la conversation en parlant du temps. Aujourd'hui, rien ne me paraît plus sensé. L'Organisation météorologique mondiale vient de l'annoncer: pour cause de réchauffement climatique, davantage de vapeur d'eau s'échappe des océans vers des hauteurs stratosphériques. Avec cette conséquence que les nuages se forment et se défont toujours plus vite. Bref, temporellement, rien n'est plus normal que notre été pourri de 2014.

Nous qui exigeons un perpétuel «beau temps», savons-nous encore goûter la saveur des jours (et donc de la vie) dans leurs nuances et leur variété?

Aussi, lorsqu'en librairie, je tombe sur un livre fraîchement paru intitulé *Petit éloge du temps comme il va*, par Denis Grozdanovitch (dans la collection Folio à 2 euros), je tire aussitôt mon chapeau et sors mon porte-monnaie. Ce titre n'indique-t-il pas que l'auteur va m'entretenir des subtils rapports entre la double signification de ce mot dans la langue française? Des mystérieuses correspondances qui s'installent entre le temps météorologique et le temps chronologique?

Qu'il existe bel et bien de telles correspondances, j'en suis convaincu. A l'âge de cinq ans, je m'en souviens parfaitement, lorsqu'un orage éclatait sur le parc public où nous autres mioches jouions sous le regard des mamans, aussitôt nous allions tous nous réfugier sous un immense marronnier, *attendant que le temps passe*. Dix, trente minutes, voire une heure d'attente, avant de reprendre nos jeux sur le sol détrempé, telles étaient les lois du temps, dans la double acception du terme.

Dans les 120 belles pages de ce *Petit éloge du temps comme il va*, Grozdanovitch nous restitue beaucoup de ces sensations enfouies, intimement liées à l'influence de la météorologie objective sur celle plus subjective de notre âme. Ces sensations qu'il tire de leur oubli et réveille en nous, nous les retrouvons telles qu'elles ont surgi à l'aube de nos existences quand, vierges d'impressions comme nous l'étions, la pluie, le vent, la neige, les nuages vivaient d'une vie propre, décuplée souvent par notre imagination. Bien sûr, autant que la madeleine

de Proust et pour peu que nous y soyons attentifs, ces sensations sont toujours là, prêtes à réémerger dans notre présent.

Grozdanovitch exprime très bien tout cela, évoquant par exemple ces «randonnées cyclistes lorsque le vent avait l'heureuse inspiration de [nous] pousser dans le dos à la manière d'un camarade compatissant». Ou encore l'incroyable impression d'*intercession* que procure la neige lorsqu'elle se met à tomber et que les premiers flocons descendent dans l'air «telles de petites plumes échappées d'un édredon céleste». Sans oublier la pluie! Viendrait-elle à disparaître, que de charmes rompus! Songez-y: sur les écrans de cinéma, les coups de foudre et les plus beaux baisers s'échangent alors qu'éclate un orage et quand la pluie ruisselle sur les visages des amoureux.

Nous qui exigeons un perpétuel «beau temps», savons-nous encore goûter la saveur des jours (et donc de la vie) dans leurs nuances et leur variété? Père de la philosophie américaine, R. W. Emerson affirmait que «chacune de nos journées est faite d'une étoffe plus belle que n'importe quelle dentelle». Et il ajoutait que «la mesure de l'homme était sa manière de saisir une journée». Or, justement, aujourd'hui, tous tant que nous sommes, ne saisissons-nous pas chaque journée qui s'offre de bien pathétique façon? Ne laissons-nous pas trop souvent cette étoffe (le tissu de nos jours) glisser stupidement d'entre nos doigts?

Une réponse possible résiderait dans le fameux *carpe diem* cher aux Anciens. *Vivre l'instant présent*, voilà le remède à tous nos maux! clame notre époque. Sur ce point, le *Petit éloge du temps comme il va* est très prudent: notre façon de saisir l'instant présent est souvent un leurre, pris que nous sommes dans la quête effrénée de *l'instant à vivre*, lequel reste toujours au-devant de nous, jamais atteint.

Contrairement à ce que nous croyons, le bonheur n'est-il pas toujours *déjà là*? Sans que nous le reconnaissons, tant sa manière de se présenter est humble et modeste. Grozdanovitch le pense, qui nous invite à distinguer entre les plaisirs, composés d'émotions fortes, et le bonheur qui, «tel le ver luisant, préfère nous faire signe furtivement» sur le bord du chemin, sans vains éblouissements.

Plutôt que de «s'enflammer comme une torchère» dont il ne restera très vite que des cendres, ne vaut-il pas mieux apprécier les braises d'un bonheur plus permanent, qui couve toujours en soi, mais qu'il faut parfois savoir ranimer d'un souffle?